



ni loup
ni chien

REMERCIEMENTS DU TRADUCTEUR

Merci à toutes celles et ceux qui m'ont aidé.

Le plus grand merci :

à Marie pour son énorme travail bénévole,

*à Antonin sans qui ce livre ne serait jamais arrivé entre mes mains
et qui, avec Louis, a participé de manière approfondie au travail de traduction,*

à Hélène qui m'a lu et commenté,

*à Pélagie qui a travaillé de belles et nombreuses heures à mes côtés,
et à Edmond, évidemment, qui m'a recommandé auprès de la bonne personne
pour que ce travail voie le jour.*

Titre d'origine: *Neither Wolf nor Dog*

© Kent Nerburn 1994, 2002

© Les Éditions du Sonneur pour la présente édition

ISBN : 978-2-37385-277-6

Dépôt légal : mai 2023

Conception graphique : Sandrine Duvillier

Image de couverture : © Roaring Fire Films, 2016

Lecture-correction : Cécile Rémy

Les Éditions du Sonneur
www.editionsdusonneur.com

ni loup ni chien

Kent Nerburn

Préface de Robert Plant
Avant-propos de Kim Pasche

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Charles Pommel
Dessins d'Edmond Baudoin



LA VOIX DU CŒUR NATIF

PRÉFACE DE ROBERT PLANT

C'est une sale histoire de famille

*Une histoire de traités bafoués, de colonialisme effréné, de heurts
et de migration*

D'abus, de déni et d'inéquitable domination

Loin des contes et légendes à la Lone Ranger¹

*Pendant cinquante années de voyages d'un bout à l'autre
du Nouveau Monde*

J'ai lutté avec ces questions

Et porté le poids de l'empire

Depuis longtemps, Kent Nerburn, lui aussi,

S'est plongé

Au sein de cette frontière embrasée

Qui sépare et divise

1. Western radiophonique datant des années 1930, diffusé en feuilleton, qui fut ensuite adapté en série télévisée à succès au début des années 1950.

Ni loup ni chien *nous emporte dans un voyage bien réel*
Explore cette relique rompue
L'agression, le repli entre nos cultures
Et met en évidence les répercussions de cette Europe
du labeur forcé
Cette embardée consumériste, cette débandade
du « toujours plus »

Voici révélé, avec beauté et sensibilité,
Un monde de miracles et de liens, qui nous pousse
à l'enchantement
Un monde qui tend la main
Chancelant mais toujours vivant,
Malgré le carnage qui suivit les chariots couverts et la cruauté
culturelle

Ses personnages tordent et retordent notre imaginaire
Alors que, lentement, ils dévoilent
Les merveilles du monde naturel et nos relations en son sein

Le travail de Kent m'a accompagné et continuera de le faire,
Extraordinaire et à jamais précieux
Au milieu de la confusion des temps modernes
Il donne voix à l'éblouissant esprit d'un peuple magnifique

L'APPEL DU MONDE

AVANT-PROPOS DE KIM PASCHE

Le vieil Indien, le regard impassible, me tendait une tasse de café fumante : « Tiens, bois ça. Ça va te décongeler la mâchoire et comme ça, j'aurai peut-être une chance de comprendre ce que tu dis... » Au moment où Stephen Frost m'avait ouvert la porte de sa maison, j'avais essayé de baragouiner quelque chose, mais ma mâchoire, donc, était congelée.

Depuis trois jours, le blizzard soufflait sans discontinuer sur la petite communauté de Old Crow, tout au nord du Yukon, au Canada. Les températures n'étaient pas remontées au-dessus de - 40 °C depuis plusieurs semaines, et je m'y déplaçais à pied.

C'était notre première rencontre et pour autant, cet aîné gwich'in n'avait pas semblé impressionné par ma présence sur sa véranda, si tôt le matin. Sans même essayer de me comprendre, il m'avait tiré à l'intérieur et invité du regard à me défaire de mes lourds habits d'hiver. Après m'être réchauffé grâce à la tasse de café, je me présentai à nouveau à Stephen. Je lui expliquai qu'on m'avait conseillé de venir le voir car j'avais des questions à lui poser sur les traditions des habitants de Old Crow, le village le plus septentrio-

nal du Yukon. Impassible, Stephen me regarda attentivement. Il prit son temps avant de me répondre, comme pour s'assurer que j'avais terminé de parler.

« Bon Dieu! Je pensais que c'était à cause du froid que je te comprenais pas, mais en fait c'est encore pire maintenant que t'es réchauffé... C'est quoi votre problème avec l'accent anglais, à vous autres Français? »

Surpris, je m'entendis lui répondre que j'étais suisse.

« Et c'est une maladie qui se propage, en plus! »

Il était hilare. La glace était brisée.

Après plusieurs échanges sur le quotidien et la philosophie des Gwich'in, Stephen m'interrompit gentiment: « Tes questions sont intéressantes, mais à leur façon, elles me forcent à te donner des réponses de Blanc! »

Mon regard lui indiqua que je ne comprenais pas vraiment ce qu'il venait de dire.

« Tes questions donnent toutes l'impression que notre peuple appréhende le monde à votre manière: comme si le monde et la vie étaient une conquête. Mais nous sommes très loin de le voir ainsi. Pour nous, la relation au territoire est sacrée et détermine nos actes bien plus que notre volonté. »

Le vieil Indien prit un temps puis, sous forme de conclusion, déclara: « Selon nos anciens, on ne doit pas mouvoir les choses, mais laisser les choses nous (é)mouvoir! »

C'est, par essence, ce dont il est question dans ce fabuleux récit, Ni loup ni chien, que nous offre Kent Nerburn: la possibilité qu'ont

les êtres à s'abandonner aux mouvements de la vie et à s'en émouvoir plutôt que de vouloir les contrôler. Et si cette posture est naturelle pour bien des peuples traditionnels, elle semble être une connaissance perdue pour les hommes modernes.

Ainsi, comme le dit Dan, le vieil Indien lakota en compagnie duquel Nerburn entreprend un voyage dans les plaines du Dakota, en parlant de la pensée indigène : « Nous voyions comment chaque animal était sage et nous essayions d'apprendre cette sagesse. [...] C'était cette recherche qui nous maintenait sur un bon chemin, pas des règles ni des clôtures. »

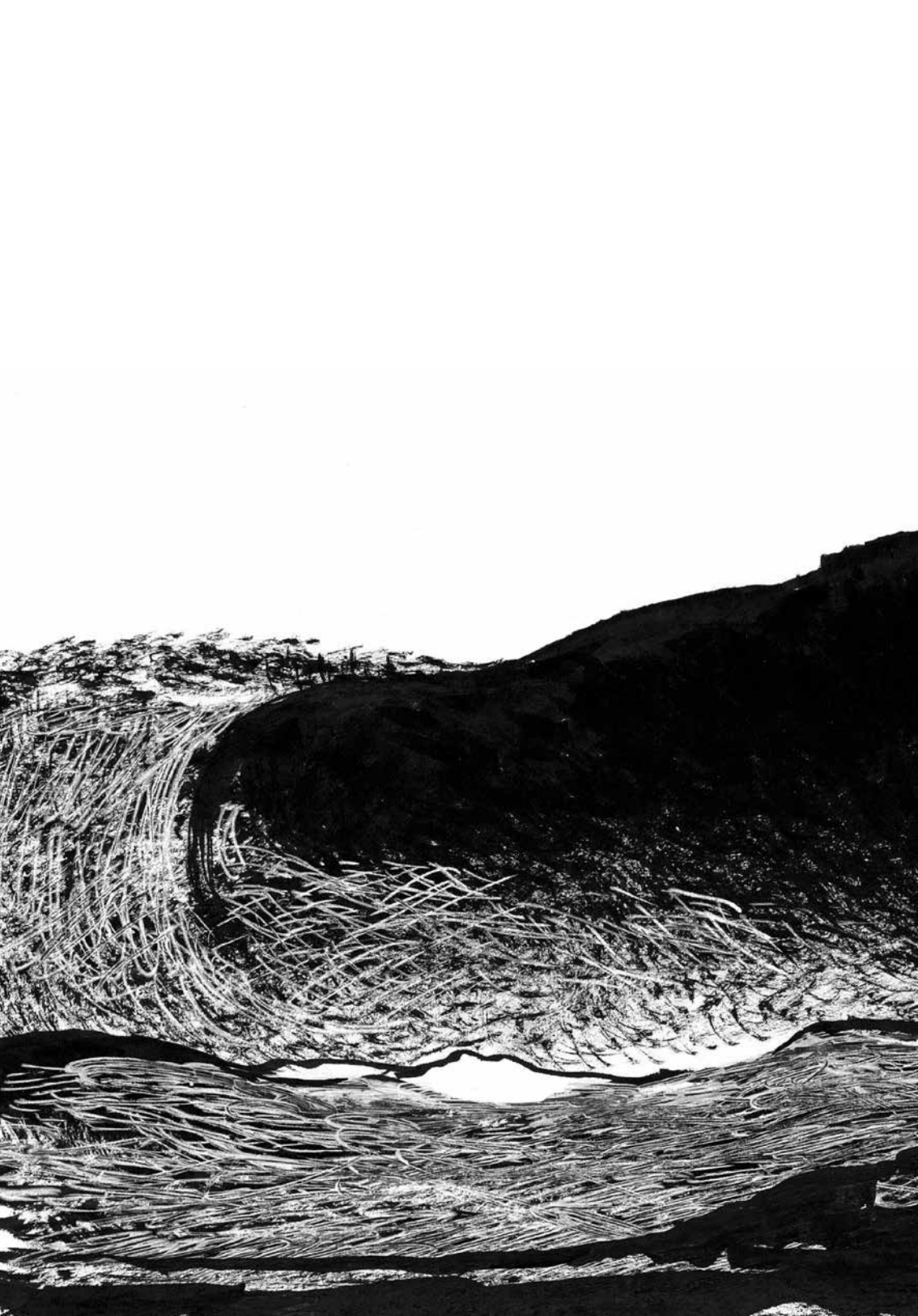
Plus tard dans le récit : « Écoute les pierres, et écoute le vent. Fais ce que tu dois pour trouver les voix qui vont te parler. Elles sont ici. Elles appellent. »

Dan, aîné respecté de sa communauté, nous le dit en substance : la solitude qui pèse sur les épaules de l'homme moderne n'est pas une fatalité. Pour s'en départir, il suffit d'accueillir en nous l'appel du monde.

MAYO, YUKON, MARS 2023

Kim Pasche, archéologue, trappeur et auteur de *L'Endroit du monde*, vit au Yukon depuis vingt ans, où il collabore avec les communautés amérindiennes afin de préserver les savoirs traditionnels autochtones.

ni loup
ni chien



Pour les silencieux.





LA REQUÊTE D'UN VIEIL HOMME

JE DÉCROCHAI LE TÉLÉPHONE à la seconde sonnerie. J'entendis de la friture sur la ligne avant que la voix ne lance :

– Vous êtes Nerburn ?

C'était une femme. Je reconnus le ton saccadé d'un accent indien.

– Oui, répondis-je.

– Vous ne me connaissez pas, continua-t-elle, sans même donner son nom. Mon grand-père veut vous parler. Il connaît vos livres sur la « route rouge ».

Je sentis ma poitrine se serrer. Quelques années auparavant, j'avais travaillé avec des étudiants sur la réserve ojibwe Red Lake en recueillant les mémoires de leurs parents et grands-parents. Les deux livres qui en résultèrent, *To Walk the Red Road* et *We*

*Choose to Remember*¹, avaient acquis une certaine notoriété au sein de la communauté indienne d'un bout à l'autre de l'Amérique du Nord. La plupart des Indiens avaient adoré les histoires qui y étaient rassemblées, même si, à leur lecture, certains avaient senti des blessures se rouvrir ou des querelles familiales se raviver. De temps en temps, je recevais des appels téléphoniques de personnes qui voulaient contester un point ou rétablir la vérité sur ce que leur grand-père ou grand-mère étaient supposés avoir dit.

– Bien sûr, répondis-je. Passez-le-moi.

– Il n'aime pas parler au téléphone, rétorqua la femme.

J'étais habitué aux réticences des Indiens à parler aux Blancs, et je savais que certains anciens très traditionnels n'aimaient pas utiliser le téléphone ni se faire prendre en photo.

– Il est contrarié? hasardai-je.

– Il veut juste vous parler.

Ma nervosité grandissait.

– Où est-il?

Elle me donna le nom de la réserve. C'était loin de chez moi.

– Que veut-il? demandai-je.

– Vous pourriez venir le voir?

Cette requête me prit au dépourvu. Venant d'une personne que je ne connaissais pas, c'était étonnant, et la distance à parcourir qu'elle impliquait rendait la chose plus étrange encore.

1. Littéralement: *Marcher sur la route rouge et Nous choisissons de nous souvenir*. Ouvrages non traduits en français.

– Je crois que c'est important pour moi de savoir s'il est contrarié, dis-je.

La femme ne laissa percevoir aucune émotion.

– Il n'est pas contrarié. Il a juste lu vos livres et il veut vous parler.

Je me frottai les yeux en pensant au voyage. Après avoir achevé le projet des mémoires, je m'étais promis en mon for intérieur que je continuerais à utiliser mes compétences pour le bien des Indiens. Je n'avais jamais autant apprécié un peuple ni trouvé ailleurs un tel sens de l'humour et une telle modestie. En outre, j'avais ressenti chez eux une paix et une simplicité qui dépassaient les stéréotypes de sagesse et d'alcoolisme. Ils étaient tout simplement les personnes les plus terre à terre que j'avais rencontrées, dans le bon et le mauvais sens de la chose. Ils étaient différents des Blancs, des Noirs, différents de l'image qu'on m'en avait inculquée, différents de tout ce que j'avais croisé. Je me sentais heureux en leur compagnie, et honoré d'être à leur côté.

Dans la réserve de Red Lake, il m'arrivait de me dire : « Cette terre n'a jamais appartenu aux États-Unis. Cette terre n'a jamais été touchée par le mouvement de la civilisation européenne. » C'était comme si je sentais un lien direct avec quelque chose d'élémentaire, une chose enfouie sous l'histoire, d'une puissance dépassant l'imagination. Même si j'étais blanc – et des plus avertis sur l'influence des Blancs bien intentionnés sur le bien-être des Indiens –, je désirais, depuis mon monde, les aider à préserver le bien dans le leur.

Et là, une voix m'était parvenue d'un lieu lointain, me demandant de revenir dans ce monde et d'écouter ce qu'un vieil homme avait à dire.

– Je viendrai, dis-je, me détestant autant d'avoir hésité que d'avoir accepté. Je n'arriverai pas tout de suite, cependant.

– Il est plutôt vieux, répondit-elle.

– Bientôt, répliquai-je.

– Vous vous renseignerez au magasin de la ville. C'est là qu'il est le plus souvent. Il veut vraiment vous parler.

Elle me donna son nom et raccrocha. C'est ainsi que ce livre commença.



Je ne pus faire le voyage que plusieurs mois plus tard. Je chargeai quelques affaires dans mon pick-up et pris la route à travers le paysage austère du Nord de l'Amérique. Les pins de Virginie laissèrent bientôt place aux champs. La brume matinale se leva sur les prairies ondulées. Le long de l'autoroute, annoncées au loin par d'énormes silos à grains ou des clochers d'église, défilaient de petites villes discrètes, isolées, tranquilles.

La radio s'éveillait, puis se faisait silencieuse, proposant des plages de rock ou de musique classique, avant de disparaître au milieu des parasites. Je passai de la F.M. à l'A.M. Rapports fermiers, publicités locales pour quincailleries, promotions sur râteaux, engrais et fourrage.

Je vérifiais et marquais ma progression sur une carte. Les réserves y étaient représentées par de simples carrés presque incolores entourés de pointillés. J'essayais d'imaginer une Amérique vue depuis ces petites îles perdues au milieu d'une mer de villes et de fermes envahissantes. Je pensais au léger malaise qui m'envahissait à chaque fois que je franchissais l'une de ces frontières pour entrer dans une réserve, je pensais combien je m'y sentais vaguement étranger, réprouvé, menacé même. Qu'est-ce que cela devait être pour les Indiens, qui traversaient de grandes étendues opprimés par cette même menace et ce même sentiment d'aliénation avant d'atteindre enfin les confins protecteurs d'un de ces petits carrés décolorés, si peu nombreux et éparpillés sur l'immense carte de notre pays ?

J'arrivai dans la réserve du vieil homme un peu après la tombée de la nuit.

La vendeuse du magasin était une Indienne trapue. Elle me zieuta d'un air suspicieux lorsque je lui donnai le nom de celui que je venais voir. Trois jeunes garçons dans le rayon vidéo s'arrêtèrent de parler et m'observèrent en silence.

– Par là-bas, dit-elle en montrant l'ouest. Il habite à cinq kilomètres en dehors de la ville. C'est assez dur à trouver.

Je lui assurai que j'avais un bon sens de l'orientation.

Elle dessina un petit plan sur une serviette de table, truffé de virages, de raccourcis et de points de repère naturels : ruisseaux, arbres couchés. Je la remerciai, lui achetai un paquet de tabac Prince Albert et sortis.

Son plan était précis, meilleur que ce à quoi je m'attendais. Je me retrouvai bientôt à rebondir dans les ornières d'un chemin herbeux en son centre. Les phares dessinaient un vague halo dans l'obscurité. De petits animaux, dont les yeux brillaient pendant un bref instant sur le bord du sentier, disparaissaient dans les ombres des broussailles.

La route tourna soudainement pour déboucher sur une clairière. Mes phares éclairèrent une petite maison en planches. Deux voitures étaient garées devant, dont l'une était montée sur cales. Trois marches en bois donnaient accès à la porte d'entrée. Une vieille chienne au ventre gonflé était allongée sur le perron. Quand j'ouvris ma portière, elle courut vers moi en aboyant et en remuant la queue.

La porte d'entrée s'ouvrit et une silhouette apparut, dessinée par la lumière provenant de l'intérieur.

– Je suis Nerburn, dis-je.

– Ouais. Entre, dit le vieil homme, comme s'il m'attendait.

La voix était âgée mais chaleureuse. Je me sentis soudain plus à l'aise. Il y avait ce sens de l'humour indien et cette grâce, presque pétillante, dans son ton.

La chienne continuait d'aboyer.

– File, Fatback! cria le vieil homme.

La bête se tut et se fraya un chemin sous la voiture posée sur des cales.

– Fichue bestiole. S'est pointée ici un jour. Maintenant, elle croit que tout lui appartient, continua-t-il.

Le vieil homme se tourna et rentra. Il était lent et réfléchi, levant à peine ses pieds pour marcher.

Je gravis les marches et passai la porte. La désinvolture avec laquelle il avait accepté mon arrivée me perturbait.

La maison sentait l'homme. La friture. La cigarette écrasée. Le vieux café.

De la vaisselle s'accumulait dans l'évier. L'un des murs était couvert de photographies : un vieux tirage sépia des années 1940 représentant un jeune homme et une jeune femme devant une voiture ancienne ; la photo d'une petite fille en robe de fête en taffetas qui prend la pose au supermarché ; celle d'un jeune homme grave portant une toque universitaire à une cérémonie de remise de diplômes. Dans un cadre sur une table basse trônait un portrait de John F. Kennedy tiré d'un vieux numéro du magazine *Life*.

– Assieds-toi, dit le vieil homme en me désignant une table en formica jaune au milieu de la cuisine. Tu bois du café ?

Je lui répondis que oui.

– Bien, dit-il en saisissant une casserole en émail blanc qu'il gardait sur le fourneau pour me servir une tasse d'un liquide marron épais.

Puis il se traîna jusqu'à la chaise en face de moi et s'y installa.

Il devait avoir pas loin de quatre-vingts ans. Son visage était fendillé et ridé, et ses longs cheveux gris attachés en queue-de-cheval. Il portait une chemise de flanelle à carreaux sur un t-shirt blanc. Son pantalon tenait grâce à des bretelles et il avait aux pieds des pantoufles brodées en peau de mouton. L'un de ses

yeux était brumeux, mais le scintillement de son regard collait avec le pétilllement de sa voix.

Je sortis de ma poche le paquet de Prince Albert et le lui tendis. Mon séjour à Red Lake m'avait appris qu'offrir du tabac était une marque de respect chez les Indiens.

Le vieil homme le regarda.

– Hmm, dit-il.

Il avança sa main pleine d'arthrite au milieu de la table, s'empara du paquet et le fourra dans sa poche de poitrine.

– T'as écrit ces livres sur la « route rouge », dit-il.

– J'ai aidé les enfants.

Il replia le journal sur la table, sous lequel se trouvait *To Walk the Red Road*, comme si lui aussi m'attendait. Partout sur la couverture, de petites notes avaient été griffonnées.

– Ils sont plutôt bien ces bouquins, déclara-t-il.

– On a fait de notre mieux.

Il cracha dans une boîte de café qu'il gardait près de sa chaise.

– J'aime pas beaucoup les Blancs, dit-il.

Il me regardait droit dans les yeux.

– C'est compréhensible.

– Et eux?

– Qui?

– Les vieux de Red Lake.

– Pas tous.

Il attrapa du tabac à priser dans une boîte posée sur la table et en glissa une pincée dans sa bouche.

– Et toi?

– Vous voulez dire, est-ce qu'ils m'aimaient bien?

Il ne répondit pas.

– Je pense que oui. Certains non. Ils pensaient que j'étais un Blanc arriviste. Mais qu'est-ce que je pouvais y faire?

– Tu t'en es bien sorti.

Il tapotait la couverture de *To Walk the Red Road*.

– Mais laisse-moi te demander autre chose, ajouta-t-il. Est-ce que tu sais pourquoi ils t'ont laissé faire?

Je souris légèrement et bus une gorgée de café.

– Je pense que oui, répondis-je. Je pense que c'est parce que j'aime les gens et ils le sentaient. Parce que j'allais pas les entuber. Et les gamins m'aimaient bien, donc ils ont décidé de me faire confiance.

– Non, je pense pas, dit-il. Il y a autre chose. T'essaies pas d'être un Indien.

Je souris du compliment et le laissai continuer. C'était clairement un homme qui émettait des jugements rapidement.

– Les Blancs qui viennent par ici pour travailler avec des Indiens, la plupart veulent être Indiens. Ils sont toujours là à porter des bijoux indiens et à parler du Grand Esprit. Ils racontent que des conneries.

– Ouais, je vois le genre, approuvai-je.

Il examina l'arrière de ma tête.

– T'as pas de queue-de-cheval. C'est bien. Tu portes pas de bague turquoise, si?

Je levai mes mains : ni bague ni montre.

– Bien, dit-il ironiquement.

Il reprit le cours de ses pensées :

– Ou alors, ils croient qu'on a besoin d'une espèce d'assistant social blanc qui nous dise quoi faire. Y en a qui arrivent ici parce qu'ils trouvent pas de boulot ailleurs, donc ils terminent dans une réserve. Y en a plein, ici, ils sont même tous ici.

Je hochai la tête. Il se pencha comme pour me confier un secret.

– T'es pas comme ça, si? demanda-t-il.

Il y avait une espèce de ton de conspiration dans sa voix. Je ne savais pas s'il était sérieux ou non.

– J'essaie de pas l'être. Mais je mentirais si je disais que j'aime pas les Indiens.

– Ça va. C'est bien que t'aimes les Indiens. Moi aussi je les aime. Mais est-ce que t'aimes les Blancs?

La question me sembla étrange.

– Je suis pas très enthousiasmé par la culture qu'on a créée.

– Ouais, d'accord. Mais les Blancs?

Je ne comprenais pas où il voulait en venir.

– J'aime bien les Blancs, répondis-je. Je veux dire, après tout, j'en suis un.

– C'est ce que je veux dire, gloussa-t-il. C'est bien. C'est bien. Si tu hais ton propre peuple, tu peux pas être une bonne personne. Il faut aimer ton peuple, même si tu détestes ce qu'il fait.

Il désigna mon mug sur la table.

– Vas-y. Bois.

Je bus une gorgée pour lui faire plaisir. Son café avait le goût d'une infusion à base de morceaux de bois et de pneus en caoutchouc.

– Non, je déteste pas les Blancs, dis-je. Parfois, ils m'embarassent. Mais les Blancs en général sont OK.

Il m'imposa le silence de sa main noueuse. Il avait fini de jouer avec moi. Il me fixa d'un regard ferme.

Je fus soudain intensément conscient de ma blancheur et de ma relative jeunesse. Je voulais savoir pourquoi j'étais là, mais j'avais appris au cours d'une pénible expérience que les Indiens suivent leur volonté propre et vont à leur rythme. Le vieil homme me donnerait une explication quand il en aurait envie.

Il pointa du doigt une photo sur le mur.

– C'est mon fils, dit-il. Pendant sa remise de diplôme à Haskell.

Haskell est une université indienne dans le Kansas. Les gens que je connais qui y ont fait leurs études en parlent avec une grande fierté.

– Ça lui a plu ?

– Il est mort, répondit le vieil homme. S'est fait tuer.

– C'était un beau garçon, soulignai-je, ne sachant que dire d'autre.

– Oui. Il buvait trop. Il aurait eu ton âge.

Il me fixa à nouveau avec fermeté.

– Je veux que tu m'aides à écrire un livre.

La soudaineté de cette demande me laissa sans mot.

– J’ai soixante-dix-huit ans, continua-t-il. La vie est dure. J’ai envie de coucher tout ça sur le papier.

– Tout quoi? demandai-je.

– Ce que j’ai dans ma tête.

Je pensai qu’il voulait écrire ses mémoires.

– Vous voulez dire, vos souvenirs?

– Non. Ce que j’ai dans la tête. J’observe les gens. Les Indiens et les Blancs. Je vois des choses. Je veux que tu m’aides à bien les écrire.

Il se leva et alla dans sa chambre. Il en ressortit, une liasse de feuilles volantes entre les mains.

– J’ai écrit des trucs, dit-il. Ma petite-fille a dit que je devrais en faire quelque chose.

J’étais sous le choc, excité et nerveux à la fois. Je ne savais pas si j’avais envie ou non d’y jeter un œil. Le vieil homme pouvait être un cinglé animé de théories religieuses insensées. Mais il pouvait aussi être l’un de ces rares chroniqueurs qui parviennent à saisir le sens, le souffle des temps qu’ils traversent.

Il me tendit la pile de papiers.

– Lis-les, dit-il.

Au bout de deux pages, je sus que j’étais en présence de quelqu’un d’extraordinaire. Le vieil homme n’était ni le cinglé redouté ni le chroniqueur espéré. C’était un penseur, pur et simple, qui avait scruté longuement et impitoyablement le monde qui l’entourait. Ses écrits étaient bruts, ils n’étaient même pas terminés. Les pages étaient une succession d’observations sans rapport

les unes avec les autres et de longs paragraphes sans ponctuation. Des pensées étaient gribouillées sur des morceaux de serviettes et au dos d'enveloppes.

Mais sous ce désordre fragmenté régnait un fond de perspicacité aussi profond et clair qu'un lac de montagne.

– Je serais honoré de vous aider, dis-je.

– Bien. Je veux que tout soit mis en ordre. Je veux que ça rende bien.

– Ça rend bien, là, lui rétorquai-je.

– Non, c'est pas comme je veux. J'y réfléchis depuis longtemps. Il y a des choses que vous, les Blancs, avez besoin d'entendre. Je veux que ça rende suffisamment bien pour que les gens ne disent pas : « Oh, c'est juste un vieil Indien qui parle. »

– Ben, rigolai-je, vous êtes un vieil Indien qui parle.

Je sentis immédiatement que j'avais commis une erreur. Il se tourna et ses yeux se détachèrent des miens. Il parla très lentement, sans me regarder :

– Les Blancs ont toujours essayé de faire de nous des animaux. Ils veulent qu'on soit comme des animaux dans un zoo. Si mes mots ne rendent pas comme ils le devraient selon un Blanc, tu feras de moi un animal de zoo de plus.

Il se leva et marcha jusqu'à l'évier. Il demeura dos tourné.

– Je suis fatigué maintenant. Je vais me coucher.

Mes joues brûlaient. Je savais que je l'avais offensé.

Une fois de plus, j'avais été un Blanc qui avait parlé avant d'avoir réfléchi. Mais j'avais lu suffisamment de ce qu'il avait écrit pour

comprendre que cela était plus important que mes sentiments et les siens.

J'essayai une fois de plus :

– Je suis désolé, dis-je. J'espère que je ne vous ai pas offensé.

– Je vais me coucher, répondit-il sans se retourner.

Il traîna ses pieds jusqu'à sa chambre et ferma la porte.

Je restai là, en silence, à écouter le bourdonnement irrégulier de la lumière fluorescente au-dessus de ma tête. Je ne savais pas quoi faire. J'envisageai de lui laisser un mot, mais cela me parut stupide. Je me levai et éteignis quelques-unes des lumières. Puis je pris sous mon bras la pile de feuilles chiffonnées écrites par le vieil homme et sortis.



Je ne dormis presque pas cette nuit-là. Le lit du motel était défoncé et les camions qui rugissaient en passant sur l'autoroute faisaient trembler les murs. Mais c'était ma propre angoisse qui me tint éveillé.

De ma vie, jamais je n'avais commis pareil acte à celui d'emporter ces pages. Le vieil homme ne me les avait pas offertes. Le seul fait de me les montrer était déjà un cadeau de sa part. Or j'étais parti et les avais volées. Je me sentais comme le pire Blanc de tous les temps, ayant gagné la confiance d'un Indien, puis l'ayant utilisée à mon avantage. Mais je me répétais qu'il y avait autre chose dans cet acte. Je voulais montrer au vieil homme que j'étais digne

de sa confiance et la seule façon d'y parvenir était de mettre celle-ci à l'épreuve.

Toute la nuit, j'étudiai donc de près ses notes. Je réarrangeai des paragraphes et corrigeai la grammaire. J'essayai de relier les thèmes entre eux et d'organiser des chapitres. Enfin, je tentai d'écrire d'une façon qui sonnait comme la voix du vieil homme. À 4 h 30, j'avais rédigé, à la main, un chapitre qui me semblait pas mal. Je m'endormis au moment où le soleil commençait à colorer le bord des rideaux.

Je me réveillai vers 7 h 30. J'avais peur que le vieil homme ne fût levé et n'eût découvert que ses écrits avaient disparu. Je me lavai, m'habillai et me rendis chez lui sans avoir pris le temps de déjeuner.

Il y avait une voiture de plus garée près de la maison.

J'attendis près de mon véhicule jusqu'à ce que quelqu'un ouvre la porte. Une jeune femme – la petite-fille du vieil homme – me fit signe d'entrer.

Je gravis les marches et découvris le vieillard assis à la table : il mangeait des flocons d'avoine et du bacon. Je posai immédiatement les pages froissées près de lui. Il ne me regarda pas.

– J'ai essayé de faire sonner un chapitre comme il pourrait le vouloir, dis-je à la femme.

De toutes les fibres de mon être, j'aurais aimé poursuivre pour m'expliquer et me justifier. Et j'attendais par-dessus tout une réaction de leur part. Mais je savais que je devais me taire.

– Lis-le, Wenonah, lança le vieil homme.

J'attendis en silence pendant qu'elle lisait mes mots de sa voix douce et mélodieuse. Ils me semblèrent guindés, pas bons du tout.

Quand elle eut fini, le vieil homme tapota la table de ses doigts déformés.

– Prends du café, me dit-il.

J'eus du mal à réprimer un sourire. Je compris que je venais de passer une espèce de test, sans savoir ni comment ni pourquoi.

Wenonah saisit la grosse casserole en émail et me versa une tasse.

– C'est ce que je voulais que tu fasses, dit-il. Que ça rende comme ça. Que ça fasse comme si j'étais diplômé de Haskell.